

HIANICK PEPSSENETH

LA ROBE ROUGE

Il ne devait me rester que quelques heures à vivre.

Baigné par les courants d'air tièdes d'une atmosphère brisée, je déambulais depuis des mois, à la recherche de nourriture. Comme un fantassin trop longtemps privé de solde, la chair avait déserté mon corps mais il me restait assez de haine pour mouvoir les articulations qui me portaient toujours plus loin. Étais-je en train de mourir parce que mon estomac trop longtemps en sommeil n'avait plus la force de se digérer lui-même ? Ou bien était-ce le vide de mon esprit, anéanti de ne pas avoir rencontré de pairs depuis une trop longue éternité ? À chaque instant de lucidité, je me noyais dans ce débat fondamental en m'efforçant de ne pas y trouver de réponse. Sinon, que me serait-il resté ?

Les premiers jours, pour m'effacer des brumes de ce cauchemar, je concentrais mes forces en une quête. Une quête frénétique, éperdue, démente. La quête d'un absolu, désespérée parce qu'on sent qu'elle est la dernière... Quelqu'un. N'importe qui, mais quelqu'un. Je cherchais quelqu'un... Quelqu'un pour partager avec moi le festin d'horreur où j'étais l'unique convive. Quelqu'un pour effacer du tableau noir l'holocauste qu'une craie apocalyptique avait gravé. Quelqu'un pour ouvrir mes paupières gonflées de larmes et d'effroi sur le monde que j'avais perdu. Un monde sale, puant, pourri, crevant de haine et de laideur, grouillant d'égoïsmes exacerbés, surchargé de chagrins et de souffrances, mais un monde vivant ! Un monde vivant...

Quand le temps se compta en semaines, ma quête avait été entièrement happée par les mâchoires de l'oubli. Au hasard de mes pas, je m'étais habitué à ne rencontrer que poussière et désolation. Rien dans ce qui s'offrait à mes sens n'aurait pu me rappeler l'existence d'une vie passée. Je maudissais la perfection de la machine qui avait produit un tel résultat et plus exactement, je haïssais les hommes et leur génie capable d'engendrer une destruction

aussi méticuleusement parfaite. Quelquefois, dans les débris de cette civilisation entièrement fondue, je croisais un cadavre de plante, d'animal ou d'édifice et mon âme retrouvais un instant ses couleurs d'Avant. Mais sur le chemin de mon errance, cet événement était trop rare pour m'empêcher de me réduire à ce que j'étais devenu : un souvenir.

Alors je marchais. Toujours et encore. Je marchais le jour, je marchais la nuit, je marchais d'une aube à l'autre en dormant, en rêvant, en mourant. Je marchais parce que je n'avais rien d'autre à faire... Quelle distance avais-je parcouru depuis l'instant fatidique ? Dix kilomètres ? Cent ? Mille ? Un million ? Qu'importe ! Il en serait resté bien assez à toute personne normale pour conserver l'espoir de se retrouver, tôt ou tard, face à un visage identique au sien. Mais je crevais de solitude. Pas d'une solitude sociale que j'avais pris l'habitude de garder pour compagne sans altérer ma volonté de survivre. Ce qui me rongeaient, m'insupportait, me donnait envie de hurler, c'était ma solitude biologique... J'avais la certitude, non pas mathématique mais instinctive, de concentrer en mon enveloppe décharnée ce qui restait des cellules vivantes de la Création. C'est une jubilation bien curieuse que d'être le possesseur et maître de la totalité du règne animal de l'Univers...

Je n'aurais jamais dû être là. D'abord, parce que cet endroit n'était ni plus ni moins attrayant que ceux que j'avais déjà fréquentés et ceux qu'On me destinait, ensuite, parce que mon autonomie énergétique eut mille fois mieux fait de me conduire ailleurs, en des lieux où mes chances de puiser quelque chose de chaud et de rassurant eussent été plus grandes. Mais j'étais là, et, mécaniquement, mon pied se logea sous la dalle...

Des dalles comme celle-ci, j'en avais rencontré des milliers. De toutes les formes, de tous les poids, de toutes les couleurs. Des dalles si petites qu'elles ne pouvaient m'offrir qu'une seconde de repos et des dalles si grandes

que même un rêve ne m'eût permis l'espoir de les déplacer. Celle-ci m'était familière. Bien-sûr, je ne l'avais jamais approchée mais son contact produisit des vibrations qui me rappelèrent autre chose que la souffrance. Je la soulevais... Habituellement, sous une pierre, se loge une compagnie d'insectes aux formes extra-imaginaires, se dispersant dès que leur intimité s'est ouverte au ciel. Parfois, ce n'est qu'une simple poussière que l'humidité empêche de s'envoler. Mais là, il n'y avait rien. Rien qu'un trou. Un trou carré ! J'admirais cette forme géométrique régulière et complète comme une friandise pour régaler mes yeux qui ne se repaissaient depuis des mois que de morceaux et de restes. Un carré ! Avec quatre angles bien droits ! Et pour les réunir, quatre côtés d'une linéarité magique ! Je me penchais... Le trou était profond. Mon regard n'en pouvait capter qu'une obscurité solennelle et je dus attendre quelques minutes avant de laisser ma convoitise se détendre et prendre son envol. Je finis par distinguer, quelques décimètres plus bas, une marche puis une autre et une autre encore... Un escalier ? Un véritable escalier ! Un escalier... Un escalier, ça conduit toujours quelque part ! Et quelque part, il y a souvent quelqu'un ! Déjà, je me penchais et laissais la pesanteur prendre possession de ma peau et de mes os pour me confondre au plus vite avec ce nouvel infini...

À tâtons, et, par je ne saurai jamais quel prodige, debout, je m'enfonçais, degré après degré, dans une cécité profonde, les yeux grands ouverts, prêts à capter le moindre photon perdu et le dévorer d'une gourmandise démesurée. Pour apprécier ma progression, je devais me fier au seul organe sensitif capable de fonctionner en ces lieux dépourvus de relief : les plantes de mes pauvres pieds nus. Écorchées par mon exode vers l'inconnu, meurtries, déformées, usées, fatiguées et lasses, elles n'en restaient pas moins le seul instrument de mesure à ma disposition. Au bout d'une interminable descente, elles finirent par m'indiquer la fin de l'escalier. J'y posais mon

épuisement le temps que mes poumons et mon âme retrouvent le souffle et l'envie de poursuivre la conquête de ce dernier absolu.

Je repris ma course lente dans le noir horizontal et lisse en essayant de m'approprier l'endroit qui m'accueillait. Mes pieds m'indiquaient un sol parfaitement uni, rectiligne et stable, comme un béton glacé sur lequel je pouvais m'aventurer sans risque. Mes mains tendues sur les côtés, à gauche, puis à droite, me firent deviner deux murs également rectilignes espacés d'environ deux mètres. La hauteur du plafond me restait inconnue car trop grande pour les mains que tendaient péniblement vers le haut mes misérables bras. Je l'imaginais pourtant de plus ou moins trois mètres, sans doute grâce à l'écho des bruits que ma progression émettait bien malgré moi. Je sentais que ce couloir, car ça devait en être un, avait une volonté propre et voulait me conduire quelque part. Sans se soucier de mon libre arbitre. Alors, tel un quadrupède canin dont le collier et la laisse emprisonnent la liberté par la poigne et l'amour de son maître, je me laissais avaler, aveugle, vers ce que je savais être un nouveau début ou une dernière fin.

« Sous le regard obscur d'une lune immobile,
Oscille doucement un flot d'herbes jaunies
Dans la monotonie du plus lent des mobiles,
Et berce le repos d'une mer qui s'ennuie. »

Ces vers, lus je ne sais quand, se répétaient inlassablement au tréfonds de mon esprit malade et solitaire pour me donner l'illusion d'un relent de poésie. Ils m'accompagnaient depuis fort longtemps, mais après avoir perdu toute essence, au milieu de ce monde carbonisé, ils restaient la seule preuve de mon humanité. Alors je m'en abreuvais sans limites en essayant de les oublier pour mieux m'en souvenir. Mais ici, au loin de tout ce qui pouvait me résumer, dans ce couloir interminable aspirant mon exil comme un chalumeau

aspire les bulles d'un soda, il n'y avait pas de lune. Il n'y avait pas d'herbes jaunies. Il n'y avait pas de mer ni d'ennui... Il n'y avait qu'un noir profond où je finissais de perdre par espoir le peu qu'il restait de moi.

Ce couloir n'en finissait pas d'être long, énigmatique et dépeuplé, serviteur d'un néant qui m'engloutissait. Je n'opposais pourtant aucune résistance au dessein qui l'animait en continuant de l'arpenter, mètre après mètre, en priant que mes pieds pussent accepter de livrer en ces lieux leur ultime souffle de vie. Et m'aider à ne pas devenir un homme résigné qui constate enfin sa mort. Mais les prières demeurent souvent vaines... Devant le refus plantigrade, mes jambes commencèrent à ployer. J'allais m'allonger pour trouver une position digne et rendre mon dernier soupir quand un rai flamboyant mais ténu comme le fil d'une épeire vint frapper violement le cœur de mes rétines...

Ce fut comme un électrochoc ! Je me dressais, prêt à partir dans une nouvelle quête du Saint Graal et repris la marche qui m'avait abandonné. Sans économiser l'énergie que je n'avais plus, je conçus l'ultime entreprise d'aller m'abreuver à la source de ces photons.

Quelques mètres après ce nouveau départ, le couloir cessa d'être rectiligne pour s'incurver légèrement. A mesure que j'avançais, il tournait et la lueur s'amplifiait. Quand il redevint droit, les ténèbres avaient abdiqué en cédant à la clarté leur sceptre de monarque. Je pouvais maintenant laisser mes yeux reprendre leur fonction première et voir enfin les surfaces qui m'entouraient. Tout en continuant ma progression, je distinguais au loin ce que j'imaginai être une porte. Était-ce une nouvelle entrave, une nouvelle épreuve inventée par quelque divinité maligne s'amusant, se riant de mon calvaire ? Ou simplement la frontière entre deux mondes opposés ? Un monde que j'allais perdre quand l'autre allait me perdre ?

Je me rapprochais. Mon imagination n'avait pas failli car, à mesure de mes pas, la conviction de me heurter

bientôt à un seuil fermé d'une trop lourde barricade augmentait. Contrairement à la lumière qu'il n'arrivait pas à retenir et qui filait, telle un ruisseau mince et violent, par l'espace ténu qu'il entretenait avec le sol, je sus qu'incessamment, il allait stopper l'élan de ma délivrance. La confirmation me vint lorsque j'effleurais délicatement, comme on caresse la joue d'un enfant pour en attirer l'amitié, l'obstacle dressé devant moi. Et ma dextre se posa sur sa poignée. Je restais ainsi, immobile et indécis par peur de voir mes efforts impuissants à jouer de ce levier...

Mais il fallait bien que je susse dans quelle antichambre allais-je me retrouver. Délicatement, lentement, par manque de force et de courage, j'inclinai vers le bas l'instrument de mon exutoire et le pêne cessa d'être un cerbère incorruptible en autorisant la porte à pivoter sur ses gonds. Je l'ouvris d'un coup ! L'éclat des mille éclairs nocturnes d'un orage printanier m'aveugla instantanément et malgré ma curiosité, je n'eus d'autre choix que de laisser mes paupières oblitérer ma vision pour qu'elle ne succombe à une telle intensité. La frêle barrière palpébrale ne put néanmoins remplir complètement son office et je dus attendre un interminable instant avant que la douleur optique cessât. Quand elle ne fut plus qu'un léger embarras, avec d'infinies précautions, j'ouvris lentement les yeux afin qu'ils s'habituent progressivement à leur nouvel environnement.

L'endroit qui m'accueillait avait la taille, le volume et la forme d'un hall d'entrée d'immeuble. À sa droite, un sas vitré perforé d'un guichet devait, au temps de la splendeur du Monde, abriter un gardien ou un concierge. Là, il ne contenait qu'un petit bureau et une chaise vide... Plus loin, un large couloir donnait accès à plusieurs portes espacées de quelques mètres, vraisemblablement fermées pour protéger le matériel de secrétariat et les armoires de documents contenus derrière elles. Je m'avançais dans le but de les ouvrir et d'explorer les trésors qu'elles

pouvaient cacher quand je sentis une présence derrière moi. Machinalement, je tournais la tête...

Et je l'ai vue. Dans toute sa magnificence et sa lumière. Plantée sur ses pieds chaussés de noir, elle m'attendait. Elle m'avait vu arriver, superbe et impatiente mais elle demeura immobile, adossée à un mur blanc, comme une péripatéticienne, le sac à main sur l'épaule, fatiguée, lasse d'arpenter le trottoir à la recherche de clients. Dans une livrée rouge et un devant transparent, elle affichait ostensiblement ses formes parfaites aux convoitises des regards. Je m'approchais d'elle en jouissant par avance des trésors qu'elle recélait et qu'elle allait m'offrir. Je voulais qu'elle me parle, me clame sa joie de me voir mais ce n'était que le désir d'un homme dont la folie a dérobé les facultés mentales. Frénétiquement, je passais mes mains sur son corps, en tous sens, dans toutes les profondeurs, en essayant d'avoir raison des remparts qui interdisaient à mon avidité d'exprimer ses mois de solitude. Elle ne réagit pas. J'essayais de la déshabiller, je tirais, je poussais, je cherchais la moindre aspérité, la moindre faille où j'aurais pu insinuer un ongle et déchirer ses atours. J'explorais fébrilement les orifices qu'elle n'avait pas cachés, tentais d'arracher ou de pousser les boutons qui s'offraient à moi, griffais, frappais même, dans l'attente d'une réponse... En vain. Malgré ces incommensurables et ultimes efforts puisés dans les dernières réserves de mes muscles, je n'obtins pas le moindre gémissement, le moindre tressaillement, la moindre réaction... Je finis, épuisé, par tomber à genoux devant elle et sa passivité en éclatant d'un rire monstrueux, incontrôlable, hurlant une hilarité qui ne sert ni la joie, ni le bonheur mais le désespoir...

C'est ainsi que mon cœur cessa de battre. Parce que mes guenilles ne possédaient pas de poche et encore moins de pièces de monnaie. Quelle ironie ! Mourir de faim devant un distributeur automatique rempli d'aliments et de boissons...

FIN